



HAL
open science

”L’ordre du monde animal selon Hildegarde de Bingen”

Laurence Moulinier

► **To cite this version:**

Laurence Moulinier. ”L’ordre du monde animal selon Hildegarde de Bingen”. L’homme, l’animal domestique et l’environnement du Moyen Âge au XVIIIe siècle. Colloque de Nantes, 22-24 octobre 1992, Oct 1992, Nantes, France. pp.51-62. halshs-00608976

HAL Id: halshs-00608976

<https://shs.hal.science/halshs-00608976v1>

Submitted on 16 Jul 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ordre du monde animal selon Hildegarde de Bingen (XII^e siècle)

Le cadre dans lequel s'est déroulée la longue existence de l'abbesse bénédictine rhénane Hildegarde de Bingen (1098-1179) a sans doute été propice à son étude de la Nature, notamment le cloître où elle vécut ses trente dernières années : à la fin des années 1140, Hildegarde quitta en effet l'oasis du Disibodenberg, son monastère d'origine, pour fonder un autre cloître, peu éloigné, mais au beau milieu d'une nature encore inculte et sauvage, et son installation au Rupertsberg coïncida avec le début de ses travaux de science naturelle qui, d'après ses dires, l'occupèrent pendant huit ans, de 1150 à 1158 environ.

La flore et la faune rhénanes sont donc bien représentées dans l'encyclopédie naturelle de Hildegarde, qui ne s'en tient toutefois pas à l'environnement local : connue sous les noms de *Liber subtilitatum diversarum naturarum creaturarum* et de *Physica*¹, cette œuvre consacre quatre de ses neuf livres à la description et au recensement du monde animal en général.

Ces quatre livres reflètent une catégorisation, et leur économie interne obéit à des principes que, faute d'indications explicites de la part de l'auteur, nous tâcherons ici de mettre en lumière. Quelle place est notamment dévolue au monde des animaux domestiques dans cet ordonnancement, si tant est que les espèces domestiquées puissent y être considérées comme un tout? Enfin, les divisions introduites par les livres zoologiques rendent-elles vraiment compte de la profusion du vivant et de l'unité de la Création dans laquelle l'homme aussi doit avoir sa place?

Dans tous les manuscrits connus à ce jour de l'œuvre de Hildegarde², le monde animal est distribué en quatre grandes classes : "poissons", "oiseaux" (ou, mieux, "animaux volants" ou "aîlés", puisque nombre d'insectes sont compris parmi ces *volatilia*), *animalia*, c'est-à-dire "quadrupèdes", et "reptiles".

Cette répartition du monde animal en quatre principales catégories s'inspire de toute évidence de la *Genèse*, et les livres V à VIII de Hildegarde se succèdent dans l'ordre où sont apparus sur la terre poissons et oiseaux au cinquième jour de la Création, bestiaux puis bestioles du sol au sixième jour.

La fidélité au déroulement de l'Œuvre des six jours n'a en soi rien de nouveau, au XII^e siècle, dans un traité encyclopédique, puisque la tradition de l'*Hexaemeron* remonte à Basile de Césarée († 379)³, et, dans l'Occident latin, à son épigone Ambroise († 397). En ce qui concerne le seul monde animal, c'est toutefois la séparation selon les éléments qui était le plus fréquemment adoptée par les encyclopédistes, et Hildegarde, à cet égard, inaugure un ordre qui sera repris au XIII^e siècle par Vincent de Beauvais ou Brunetto Latini.

Outre sa conformité avec le récit biblique, cet ordre répond, chez Hildegarde, à deux principes qui se rejoignent, et structurent fortement sa pensée du monde animal. On peut ainsi considérer que ses livres V à VIII se suivent dans un ordre qui mène le lecteur du plus pur au moins pur du point de vue de l'alimentation humaine : à cet égard, il est significatif qu'un manuscrit conservé à Florence substitue à l'appellation de "*de reptilibus*" pour le livre VIII celle de "*de vermibus venenosis*" (je souligne), et l'on ne saurait négliger le *distinguo* opéré, dans la préface du livre VII, entre *animalia* mangeables et immangeables.

Les animaux qui dévorent les autres et qui sont nourris d'aliments corrompus et qui se multiplient en engendrant des portées, comme le loup, le chien et le porc, sont contraires à la nature de l'homme, comme de manger des plantes inutiles, parce que l'homme ne se comporte pas ainsi. Mais le bétail qui est nourri de pâtures pures, comme le foin ou des aliments semblables, et qui ne se multiplie pas en engendrant des portées, est bon à manger pour l'homme comme les herbes bonnes et utiles.⁴

La comestibilité des animaux est en effet elle-même fonction de la pureté de leur mode de reproduction. Aussi peut-on lire également la succession de ces quatre livres zoologiques comme un parcours du plus au moins pur du point de vue, cette fois, de la génération : les poissons se reproduisent sans contact, donc sans souillure, et sont pour ainsi dire couvés par l'eau, élément éminemment pur; les oiseaux n'ont pas ce privilège, et si Hildegarde déconseille de manger leurs œufs en général, c'est sans doute en tant que produits de la sexualité⁵; les animaux ailés sont toutefois plus purs que les quadrupèdes, donc meilleurs à manger :

Les animaux ailés sont plus froids que les animaux qui se trouvent sur la terre, car ils ne sont pas engendrés par une aussi grande chaleur du désir; et aussi ils ont des chairs plus saines que les animaux de la terre, parce qu'ils ne sortent pas nus de la mère, mais recouverts d'une coquille.⁶

Le coït est certes la règle pour tous les quadrupèdes, mais certains pullulent, d'autres pas, comme nous l'avons vu plus haut; rien d'étonnant dès lors à ce que ce soit l'"animal" chaste par excellence, l'éléphant, qui ouvre le livre VII; les reptiles, enfin, sont fortement marqués du sceau de l'impureté quant à leur génération, puisque leur naissance est étroitement liée à la décomposition, donc à la mort. Il émane d'ailleurs du récit de leur apparition sur terre une atmosphère horrifique, reflet probable de l'aversion que ces reptiles inspirent naturellement; mais ils sont surtout aux yeux de Hildegarde, *Genèse* oblige, les animaux qui ont le plus chèrement payé la Chute, et cet épisode et ses conséquences prennent, dans la préface du livre VIII, l'allure d'un drame en plusieurs actes : alors que, "avant la chute de l'homme, les reptiles n'avaient rien en eux qui apportât la mort, mais seulement un suc délicieux", la prévarication d'Adam a entraîné, parallèlement à la formation des humeurs en l'homme, celle du venin des reptiles⁷. Puis survint le meurtre d'Abel, et la vengeance divine s'exerça au moyen de ces reptiles :

Un nouveau feu naquit de l'enfer...une sorte de brouillard provenant du bouillonnement de l'enfer s'étendit sur la terre... de sorte que certains vers très mauvais et vénéneux et mortels jaillirent souvent en bouillonnant de la terre, afin

que par eux soit punie la chair de l'homme, parce que l'homme avait tué la chair de l'homme.⁸

Enfin, le Déluge provoqua la mort de ces vermines par étouffement dans l'eau, et de la décomposition de leurs cadavres dispersés sur toute la terre naquirent d'autres espèces de reptiles mortifères.⁹

Chacun des quatre ensembles ainsi distingués regroupe donc théoriquement les animaux qui satisfont à deux critères introduits dans la *praefatio* de chaque livre : l'un est d'ordre écologique, l'autre morphologique. Dans chaque classe, les animaux ont en commun un milieu naturel et une anatomie, donc un mode de locomotion identique : tous les *pisces* nagent dans l'eau, tous les *volatilia* évoluent dans les airs, etc., avec des variations que Hildegarde met bien en relief, en caractérisant les oiseaux selon l'altitude de leur vol et les poissons selon la profondeur des eaux où ils vivent.

L'importance de ces deux paramètres peut aussi se lire en négatif dans le souci qu'a notre auteur de signaler les individus anomiques, dont la nature pêche par excès ou par défaut par rapport aux critères qui déterminent l'appartenance à tel ou tel groupe : ainsi des amphibiens, tels l'oie ou le castor, de l'autruche, oiseau qui ne vole pas, ou de la grue, capable de voler et de marcher, ou encore du griffon, qui participe de la nature des *volucres* comme de celle des *bestiae*, de la baleine, qui tient des poissons et des "bêtes sauvages", etc.

Le rôle du prologue est donc d'énoncer les caractéristiques communes à tous les animaux énumérés dans un même livre, parfois par opposition à une autre catégorie du vivant, comme les oiseaux, comparés à leur avantage, on l'a vu, aux quadrupèdes. Reste à voir à présent quels principes commandent ces énumérations, et s'il y a place, dans les quatre grandes classes du monde animal, pour des sous-catégories : l'opposition entre sauvage et domestique, notamment, n'a-t-elle pas un rôle à jouer dans la succession des chapitres au sein de certains livres?

La distinction entre "mangeable" et "immangeable" évoquée plus haut, n'est pas la seule que la préface du livre VII introduit dans le groupe des *animalia*; d'autres subdivisions y sont opérées, par le biais d'un symbolisme qui met certains animaux en liaison avec la vie morale de l'homme :

le lion et ses semblables montrent la volonté de l'homme qui déjà veut produire des actions...la panthère et ses semblables désignent le désir ardent qu'il y a dans l'action déjà débutante...les autres animaux sauvages (*silvestres bestiae*)...démontrent que l'homme a la possibilité d'accomplir des actions utiles et inutiles...les animaux dociles (*mansueta animalia*) qui marchent sur la terre montrent la docilité de l'homme, celle qu'il a par les droits chemins.¹⁰

Ces sous-groupes et le symbolisme qui s'y attache ne laissent pas d'être énigmatiques, et ce qu'entend Hildegarde par "semblables" du lion ou de la panthère nous échappe; en outre, ces distinctions allégoriques ne semblent pas plus régir la suite des chapitres du livre VII que les sous-catégories pragmatiques du pur et de l'impur : il semble donc, sinon qu'il y ait discordance entre le discours de la *praefatio* et le contenu du livre, du moins que la préface ne puisse rien nous apprendre sur l'ordre qui préside à la succession des chapitres du *liber de animalibus*. En l'absence de précisions expresses sur le plan adopté par Hildegarde, on peut toutefois tâcher d'expliquer l'agencement, non plus du seul livre VII, mais de l'ensemble de ses "livres zoologiques", par quelques hypothèses.

A l'intérieur de chaque section, l'ordre de présentation semble ainsi suivre une échelle de valeur décroissante, du plus grand (respectivement baleine, griffon, éléphant et dragon) au plus petit (larves de lamproie ou vairon (?), hanneton, fourmi et escargot) des animaux rassemblés sous une même appellation générique. Mais qu'en est-il, dans le détail, de l'ordre suivi par Hildegarde dans ses énumérations?

La ressemblance physique de certains animaux entre eux motive apparemment le passage d'un chapitre à un autre, voire la disposition de séries: la tourterelle suit la colombe et la corneille le corbeau, l'âne succède au cheval, la panthère vient aussitôt après le tigre, le chien après le loup, le macaque après

le singe, et le chat précède immédiatement le lynx ; les rapaces diurnes sont regroupés pour leur part entre les chapitres 18 et 22 du "livre des oiseaux", tandis que les chapitres 28 à 38 du "livre des animaux" forment une "galerie de portraits" de petits mammifères, dominée par les mustélidés.

La similitude de leur nom vient bien sûr souvent traduire la ressemblance physique existant entre deux ou plusieurs espèces; ainsi s'explique probablement la proximité immédiate des chapitres *Kraha* et *Nebelkraha*, *Wasserstelza* et *Beynsterza*, *Wynke* et *Distelwyncke* ou *Urhun*, *Rephun* et *Birckhun* au livre VI, *Marth* et *Wassermarth* au livre VII ou *Frosch* et *Laubfrosch* au livre VIII, où le nom des animaux est donné sous sa forme vernaculaire, faute peut-être, pour Hildegarde, de connaître leur équivalent latin. Elle était toutefois suffisamment bilingue pour jouer sur les mots en latin comme dans sa langue maternelle et c'est un simple effet de rime qui paraît justifier l'enchaînement des chapitres *Hircus* et *Porcus*, ou de *Lepus* et *Lupus*¹¹ dans le livre VII : rien, à part leur nom latin, ne rapproche en effet le porc du bouc, ou le lièvre du loup. De même, aucune similitude morphologique ne peut rendre compte à première vue de l'association du macaque et du chat au livre VII (chapitres 25 et 26); dans ce dernier cas en effet, non seulement la ressemblance entre les animaux envisagés n'a rien d'évident¹², mais encore leurs noms ne sont proches que pour un sujet bilingue, et c'est semble-t-il par le biais d'une traduction sous-entendue que Hildegarde passe de *Cattus* (*Katze* en allemand) à *Merkacza*, dont l'équivalent latin *Catta marina* est attesté en Allemagne au XI^e siècle dans le *Ruodlieb*¹³. L'association de ces deux chapitres traduit ici une parenté non plus naturelle, mais culturelle entre les espèces considérées.

Enfin, outre la similitude d'aspect et/ou de nom, la dialectique du domestique et du sauvage paraît régir la succession de certains chapitres, et un petit nombre d'entre eux fonctionnent comme des paires présentant successivement une espèce apprivoisée et son homologue sauvage¹⁴ ; encore ces couples sont-ils singulièrement peu nombreux et cette binarité n'a-t-elle rien de

systematique¹⁵. Animaux sauvages et espèces domestiquées ne forment donc pas deux groupes cohérents et opposés. En effet, les animaux apprivoisés sont dispersés ici entre les livres VI et VII (comme ils seront mêlés aux oiseaux et aux quadrupèdes, au siècle suivant, dans le *Livre du Trésor* de Brunetto Latini) et, à l'intérieur de chaque livre, en différents endroits¹⁶ : ils ne constituent dès lors ni une catégorie, ni même un sous-groupe homogène dans l'œuvre de l'abbesse.

En cela Hildegarde rompt avec une tradition issue d'Isidore de Séville (†636) et représentée, entre autres, par le savant bénédictin allemand Hraban Maur (†856) dans son *De Universo*: l'auteur des *Etymologies* avait en effet rassemblé les animaux domestiques au début de son livre XII et relégué à la fin de l'ouvrage poissons et oiseaux, signifiant ainsi la grande distance entre ces espèces et l'homme et soulignant une rupture au sein du monde animal.

Hildegarde procède tout à fait différemment, et semble même valoriser le monde sauvage, lorsqu'elle présente certaines espèces comme meilleures ou plus fortes que celles qui leur correspondent à l'état domestique : les pigeons des bois (*Holtzduba* et *Ringelduba*) sont ainsi présentés comme "plus grands", le canard sauvage, tout en ayant "la même nature que le domestique", "est plus sain à manger pour l'homme parce qu'il se tient toujours dans l'eau" et le porc sauvage est dit "plus pur"¹⁷.

Outre une "pensée sauvage" au sens où l'entendait Claude Lévi-Strauss, Hildegarde nous livre de fait une véritable pensée du sauvage, notion qu'elle exprime le plus souvent en latin, mais à laquelle elle donne aussi un visage vernaculaire, grâce aux adjectifs *wild* et *grim* et aux dérivés de ce dernier, le verbe *grimen* et le substantif *grimheit*, "sauvagerie, férocité"; le comportement du brochet, ce dépeupleur, est ainsi résumé par la formule :

acer est, et grim, velut aliqua bestia in silva. (il est vif et sauvage comme une bête des bois.)¹⁸

Silva : le mot est capital. Certes les animaux domestiques s'opposent aux bêtes sauvages comme le domaine de la *mansuetudo* à celui de la liberté et, à

cet égard, Hildegarde rejoint la définition isidorienne de *fera*, "bête sauvage" telle qu'on peut la lire au XII^e siècle dans le *De bestiis et aliis rebus* du Pseudo-Hugues de Saint-Victor¹⁹, lorsqu'elle décrit le lynx en ces termes :

Luchs... voluntatem suam sequitur, hoc faciens quod vult. (Le lynx... suit sa volonté, faisant ce qu'il veut.)²⁰

Toutefois le sauvage, *silvestris*, est avant tout lié à la forêt, *silva*, dont l'importance aux yeux de Hildegarde peut se mesurer à l'aune de son livre III, entièrement consacré aux arbres. La forêt n'apparaît-elle d'ailleurs pas à son tour comme le lieu de l'authentique et de la fertilité? Les arbres sauvages, de la forêt (*silvestres arbores*) sont en effet présentés, dans la *praefatio* de ce livre, comme les seuls à produire des fruits dignes de ce nom, de *vrais* fruits, plus gros et plus nombreux que ceux des arbres cultivés²¹.

Or cette forêt généreuse n'a pas toujours existé : elle a une histoire, que Hildegarde s'attache à retracer dans un autre ouvrage scientifique, *Causae et curae*. Comme la vigne, la forêt n'est apparue qu'avec le Déluge, et s'est dès lors interposée entre hommes et bêtes :

Avant le Déluge, la terre entière était pleine d'hommes et de bêtes, et ils n'étaient pas séparés les uns des autres par des eaux et des forêts (*silvae*) car il y avait seulement (...) des sources et de petits ruisseaux faciles à franchir et peu de bois (*nemora*), faciles à traverser pour les hommes. Mais après le Déluge, les sources et les ruisseaux se sont changés en grands fleuves dangereux et de grandes forêts ont poussé, qui ont séparé les hommes et les bêtes, de sorte que, par la suite, hommes et bêtes se sont fait mutuellement horreur.²²

Ce texte en dit sans doute long sur les peurs attachées, au Moyen Age, à l'épaisse forêt chargée de dangers; mais il met surtout en perspective les rapports de l'homme et du monde animal et leur évolution. A l'occupation pacifique de la Terre par l'homme et les animaux au commencement, à la cohabitation harmonieuse de la *Genèse* ont succédé, après le Déluge, l'opposition et la violence : comme le souligne un encyclopédiste légèrement postérieur à Hildegarde, Alexandre Neckam, l'homme ne mangeait pas de viande avant le Déluge et se contentait, comme les animaux, des produits de la

terre, herbes et fruits²³. La domination de l'homme sur les bêtes n'a pu devenir effective qu'au prix de leur séparation de corps, pour ainsi dire, en d'autres termes, au prix d'une différenciation sexuelle : selon Hildegarde, hommes et bêtes, nés le même jour ou presque, vivaient en effet, peu avant le Déluge, en très, voire en trop bonne intelligence, et la forêt a surgi pour punir les hommes qui s'unissaient aux animaux, oublieux de Dieu dont ils étaient l'image²⁴.

La *silva* a donc remis en quelque sorte l'homme à sa place, dressant entre lui et le monde animal une barrière tant physique que symbolique, et le monde sauvage apparaît comme le monde avec lequel l'homme a perdu le contact. Aussi l'aspect le plus positif des animaux sauvages aux yeux de Hildegarde réside-t-il sans doute dans l'apparence de savoir qu'ils possèdent, et que l'homme n'a plus — un savoir lié à la vie et à la survie (les animaux sauvages connaissent le moyen de se passer de nourriture, de se soigner, de se régénérer, d'améliorer leur fécondité), et qui traduit une communication non-interrompue avec le cosmos : les oiseaux notamment sentent, d'après les mouvements de l'air, les changements du temps ou les événements à venir, et le vautour apparaît même comme un "prophète" parmi les autres oiseaux²⁵.

Par contraste, les espèces domestiques, en gagnant la compagnie et l'amitié de l'homme, ont perdu ce savoir originel et l'ont troqué contre le lot de l'homme, à savoir la fatalité du travail et de la maladie depuis la Chute. Aussi Hildegarde prend-elle également en compte les maladies des animaux domestiques parmi les médications qu'elle prescrit, et propose-t-elle plus d'une vingtaine de remèdes contre les épizooties (*schelmo*, au pluriel *schelmen* le plus souvent sous sa plume) ou contre divers maux du bétail plus circonscrits (vermine, intoxication alimentaire, catarrhe, etc.). A l'inverse, les maladies susceptibles d'affecter le chat et le chien ne sont pas du tout envisagées, et ce silence ne manque pas de faire ressortir le statut particulier de ces deux compagnons de l'homme : chat et chien sont manifestement pour l'abbesse du côté du familier plutôt que du domestique. En témoigne leur même inutilité pratique (le chien sert tout au plus à garder la maison, mais ni son rôle de

chasseur ni sa fonction de gardien du troupeau n'ont ici droit à une mention), doublée d'une égale impropriété pour l'alimentation comme pour la médecine: en les disant tous deux sans valeur à cet égard, Hildegarde ne cherche-t-elle pas à justifier un tabou pesant sur leur consommation, surtout sur celle du chien, cet "humain métonymique" selon un mot de Cl. Lévi-Strauss²⁶?

Les animaux domestiques ont donc perdu, comme l'homme, la liberté et la santé, et c'est le monde sauvage qui détient la clé de leur nourriture ou de leur guérison, par l'intermédiaire de l'homme; à lui, en effet, de porter secours à ceux qui sont devenus ses compagnons pour le meilleur (être nourri) et pour le pire — travailler (parfois trop), être tondu, tué, mangé : les bœufs souffrant de surmenage seront ainsi soignés grâce à des coquillages réduits en poudre mélangés à de l'eau et à de la bétouine, le bétail attaqué par la vermine guérira au moyen d'applications d'os de brochet pulvérisés, les épizooties pourront être combattues si l'on mêle une poudre d'"os de baleine" à l'eau des bœufs, des moutons et des porcs, et du sang de lynx à celle des chevaux, des ânes et des porcs²⁷, etc.

Les animaux domestiques représenteraient-ils dès lors un état dégénéré de la condition animale, n'en offriraient-ils qu'une image dégradée, par contraste avec le monde sauvage? Ce dernier n'est pourtant pas entièrement positif aux yeux de Hildegarde, qui ne manque pas d'évoquer le revers de la médaille : la liberté du sauvage peut tendre à l'anarchie, au désordre, et la fertilité qui le caractérise peut devenir prolifération incontrôlable. Ainsi s'explique par exemple qu'à tout prendre, elle préfère à toute autre sorte d'œufs ceux de la poule *domestique*, dont la reproduction est l'objet d'un contrôle par l'homme.

La préface de son *liber primus*, "*de plantis*", est très claire en ce sens : les herbes qui poussent "sans le travail de l'homme" y sont comparées aux bêtes sauvages qui "poussent brusquement, à la hâte", tandis que les plantes semées par le travail de l'homme, qui grandissent progressivement, sont semblables aux animaux domestiques que "l'homme nourrit dans sa maison, avec beaucoup de soins"²⁸. Où le monde sauvage se voit affecter un coefficient négatif, alors que

l'effort et le travail, caractéristiques de la sphère domestique, sont valorisés. Est-ce là une consolation pour l'homme condamné sans appel au travail depuis la Chute? On reconnaît en tout cas cet éloge de l'effort dans le jugement que Hildegarde émet sur la chair de différents volatiles (l'oie sauvage est meilleure à manger que l'oie domestique car elle se donne du mal, "*laborat*", pour voler, mais le chapon n'est pas très bon à manger pour les malades car il ne travaille pas assez, et est toujours au repos) ; on n'y retrouve pas, en revanche, le lien établi par la préface du livre I entre état domestique et effort. Est-ce à dire que la pensée de Hildegarde à propos du monde animal manque de cohérence? Ou n'est-ce pas plutôt qu'elle tente de dépasser l'opposition sauvage/domestique pour tenter d'embrasser le monde animal dans son unité?

L'abbesse met certes quelques individus en relation avec Dieu, et d'autres avec le Diable²⁹, mais on ne saurait en aucun cas lui attribuer une vision dualiste de la Création, qui prêterait au monde sauvage des accointances avec le Mal, et aux animaux domestiques des affinités avec le Bien : à dire vrai, les cloisons entre ces deux états n'ont rien d'étanche, rien d'immuable.

Tel animal sauvage a dans ses mœurs la *mansuetudo* qui semblait l'apanage du domestique, tandis que certains animaux domestiques gardent en eux quelque chose de sauvage, voire semblent parfois retourner à l'état sauvage : le coq a la faculté de connaître à l'avance les différentes heures du jour, le cheval veut toujours aller de l'avant, l'âne ne se maintient "ni à l'état sauvage ni à l'état apprivoisé"³⁰, et le porc a tout à la fois des mœurs de loup, par sa voracité, et de chien, puisqu'il se plaît auprès de l'homme, mais son statut d'animal domestique ne l'empêche pas d'échapper au contrôle de ce dernier en ce qui concerne sa nourriture³¹ :

il est... toujours avide de manger, et c'est pour cela qu'il ne prend pas garde à ce qu'il mange, et ainsi quelquefois il mange des choses impures; et dans son avidité, il a les mœurs des loups, parce qu'il met les autres animaux en pièces; et il a en lui les mœurs des chiens, parce qu'il séjourne volontiers avec les hommes, comme le chien.³²

De même pour certaines espèces que l'on appellera "domestiques" par défaut ou par excès : la souris, sans être apprivoisée, est domestique puisqu'elle vit à l'intérieur de la maison, *domus*; elle n'en connaît pas moins tels petits cailloux qui favorisent sa délivrance, que toute femme sur le point d'accoucher serait bien aise de pouvoir utiliser; quant au chien et au chat, dont nous avons évoqué plus haut la position particulière au sein des animaux domestiques, le premier redevient parfois sauvage et se met à *grimen*³³, tandis que le second, bien qu'également lié à la maison, ne s'attache en fait qu'à l'homme qui le nourrit, et a gardé une relation naturelle avec les crapauds et les serpents, qu'il lèche pour apaiser sa soif pendant les mois chauds³⁴.

Instable dans le cas de certains individus, la frontière entre sauvage et domestique apparaît, à l'échelle de l'œuvre, assez perméable : Hildegarde met en effet fréquemment les animaux en relation, comme si elle voulait passer outre sa propre catégorisation du monde animal. Différentes espèces sont ainsi rapprochées, au-delà de l'opposition du sauvage et du domestique (un type de hérisson ressemble ainsi au porc, l'autre au chien, l'hermine "ressemble à la nature du chat"), et même, souvent, d'un livre à l'autre : la baleine, comme le brochet, est comparée à une bête sauvage (*bestia in silva*) ; l'écureuil est présenté comme ayant "la nature des bêtes et des oiseaux", tout comme le griffon, dont la belette a la force ; et le perroquet est décrit comme ayant en lui "la force du lion et le vol du griffon", etc.

Toutes catégories confondues, les animaux se font donc écho, renvoyant à autre chose qu'eux-mêmes et parfois à l'homme : le lion a en lui la force de l'homme et la nature des bêtes, l'âne touche quelque part, dans sa nature, à celle de l'homme, le chien a quelque chose de commun avec les mœurs de l'homme, le loup connaît la nature de l'homme... Est-ce parce que ces différents animaux ont été créés le même jour que l'homme? Pas seulement : en effet, nombreux sont les oiseaux, pourtant créés un jour plus tôt, qui saluent l'homme de la voix, l'imitent, le reconnaissent et, pour un peu, s'ils n'étaient pas des animaux "sans raison", entameraient, comme le corbeau, le dialogue avec lui. Loin d'être le

privilège des espèces domestiquées, le contact avec l'homme n'est donc pas irrémédiablement perdu, malgré la séparation que constitue la forêt. Ici se profile sans doute le rêve de retrouver l'unité perdue du vivant, de renouer avec la cohabitation pacifique des commencements; cette nostalgie des origines est toutefois tempérée par un profond réalisme, ou, en d'autres termes, par une nette conscience de l'irréversibilité de l'histoire du Salut. L'alliance de ces deux sentiments fait l'originalité de la pensée de Hildegarde à propos du monde animal.

Hildegarde n'oublie pas que la Chute a introduit, dans les rapports entre l'homme et l'animal, une fracture aux conséquences durables : certaines espèces s'opposent depuis lors aux hommes, pour qui ils constituent parfois un danger mortel, et, d'une manière générale, la mort des animaux sert à la vie de l'homme (à sa guérison comme à son alimentation), qui a perdu pour ainsi dire les clés de la Nature. L'abbesse ne se départ en effet pas d'une conception à la fois anthropocentriste et utilitariste de la Création héritée de la *Genèse*³⁵ et nous avons vu plus haut combien sa classification était redevable au texte biblique : Hildegarde elle-même ne se fait-elle pas nouvel Adam, dans sa recension du monde animal qui est avant tout une entreprise de nomination³⁶?

Son attachement au récit des origines se lit également dans sa conviction que la Création tout entière est bonne, ou plutôt l'est restée malgré la Chute : à ses yeux en effet, tous les animaux peuvent être utiles à l'homme, indépendamment de la classe où ils sont rangés et de leur état, sauvage ou domestiqué. Cette dernière opposition n'a qu'une pertinence très réduite, et les animaux qui n'aident pas l'homme dans son travail peuvent être mis à contribution pour le nourrir, pour le soigner, voire pour le vêtir : même dans une catégorie a priori aussi négative, maléfique même, que celle des *reptilia*, l'homme peut tirer parti du lombric "bon comme la cannelle et les herbes utiles", ou de l'escargot et d'"une espèce de serpent", qui s'avèrent d'utiles contre-poisons. La recherche de l'utilité pratique des différentes espèces permet en fait à Hildegarde de transcender les divisions du monde animal.

Les animaux dans leur ensemble sont donc utilisables par l'homme mais la volonté de puissance de l'*homo christianus* se voit poser ici de claires limites: l'homme déchu n'est-il pas en position d'infériorité par rapport à grand nombre d'espèces, qui ont apparemment conservé un savoir originel que lui n'a plus? N'a-t-il pas autant à prendre qu'à apprendre des poissons, de la belette, de la souris ou du martin-pêcheur? La description de l'environnement animal par Hildegarde est empreinte, en définitive, d'un anthropocentrisme tempéré : l'homme doit user de sa raison, qui le distingue des autres animaux, pour connaître sa juste place parmi eux.

Laurence Moulinier

Notes

¹ Le premier vocable, employé par Hildegarde elle-même, donne son titre à la plupart des manuscrits subsistants; le second est l'abréviation du titre de *l'editio princeps*, parue chez Jean Schott à Strasbourg en 1533. L'édition à laquelle nous nous référerons ici est celle de la *Patrologie latine* (désormais abrégée *PL*), établie par C. Daremberg et F.A. Reuss d'après le ms lat. 6952 de la Bibliothèque Nationale : *S. Hildegardis abbatissae subtilitatum diversarum naturarum creaturarum*, dans *Sanctae Hildegardis abbatissae opera omnia*, J. P. Migne éd., *PL* 197, Paris, 1855, c. 1117-1352. "*Physica*" en est le sous-titre usuel, car de larges extraits du texte publié par Schott y sont reproduits.

² Cette quadripartition du monde animal selon Hildegarde est confirmée par d'autres écrits de l'abbesse, notamment le *Causae et curae* : il faut donc sans doute rejeter comme inauthentique, en l'imputant à une initiative de l'imprimeur, la tripartition qui régit *l'editio princeps* de la *Physica*, où quadrupèdes et reptiles sont regroupés dans un même livre "des animaux terrestres".

³ Lui-même n'était sans doute pas le premier, et s'inspirait, selon Lynn Thorndike, d'Hippolyte et d'Origène; cf. *A History of Magic and Experimental Science during the First Thirteen Centuries of our Era*, New York, 1923, vol. 1, pp. 481-483.

⁴ *Physica* : livres V-VI-VII-VIII, trad. par Elisabeth Klein, Bâle, Edition Hildegarde BHG, 1988, pp. 185-186.

⁵ Voir ce qu'elle en dit, certes sous le couvert de la médecine, au chapitre 185 de son livre premier, "des plantes" : "La plupart des espèces d'œufs sont plus froides que chaudes et peuvent faire beaucoup de mal. Ils sont nocifs, car ils sont denses et sableux, et constituent presque un poison." (Hildegarde de Bingen, *Le Livre des subtilités des créatures divines (Physique)*, trad. Pierre Monat, Grenoble, Jérôme Millon, 1988-1989, 2 vol., vol. I, p. 185).

⁶ *Physica* : livres V-VI-VII-VIII, trad. E. Klein, *op. cit.*, p. 81 (préface du livre VI).

⁷ Idée centrale chez notre auteur, mais dont elle n'a pas le privilège; voir par exemple, un peu plus tard, l'œuvre d'Alexandre Neckam (1157-1217) : "*Sciendum est etiam quod si non peccasset homo, nullum venenum nocivum esset*" (*De naturis rerum libri 2*, Thomas Wright éd., Londres, 1863, p. 250).

⁸ *Physica* : livres V-VI-VII-VIII, trad. E. Klein, p. 267.

⁹ Le serpent est donc bien la mort de l'homme, pour Hildegarde comme pour ses contemporains; mais la réciproque n'est pas vraie dans son œuvre, alors que les serpents passaient pour naître de la décomposition de cadavres humains.

¹⁰ *Physica : livres V-VI-VII-VIII*, trad. E. Klein, p. 185.

¹¹ Je désigne ces différents chapitres par le mot sur lequel ils s'ouvrent dans les manuscrits; ils sont précédés, dans l'édition de Migne, par un titre dénominatif introduit par "De".

¹² Signalons toutefois qu'Albert le Grand, un siècle plus tard, affirme qu'il existe un genre de singe "qui semble un mélange de singe et de chat sauvage", avec "son faciès de singe troublé par deux taches noires sur les mâchoires" et "sa longue queue grise, dont le bout est noir" (cf. Albertus Magnus, *De animalibus libri XXVI*, l. XXII, tract. 2, cap. 1, Hermann Stadler éd., Münster, 1916, Bd. II, p. 1423).

¹³ Cf. *Ruodlieb, der älteste Roman des Mittelalters*, V, v. 170, hrsg. Friedrich Seiler, Halle, 1882 : "*Simia cum catta stat ibique marina ligata*".

¹⁴ Au livre VI, *Halegans* (oie sauvage) suit ainsi immédiatement *Anser*, *Urhun* (coq de bruyère) succède à *Gallus*, et *Aneta silvestris* à *Aneta domestica*, tandis qu'au livre VII le bison (*Wisant*) précède le bœuf, et le loup le chien (Hildegarde semble en effet consciente de l'origine commune de ces deux espèces).

¹⁵ Le pendant sauvage de l'âne, l'onagre, et, à l'inverse, le correspondant domestique du lièvre, le lapin, ne sont ainsi même pas mentionnés; quant aux homologues sauvages de *Columba* au livre VI, et de *Porcus* au livre VII, respectivement *Holztduba* et *Ringelduba* pour l'un, et *Porcus silvester* pour l'autre, ils succèdent certes à leur double domestiqué mais à l'intérieur d'un même chapitre.

¹⁶ De brèves séquences sont parfois repérables au sein d'un même livre, mais elles sont séparées les unes des autres par des chapitres consacrés à des espèces sauvages : livre VI, chapitres 3 à 5 (paon, grue, cygne) puis 27 à 30 (merle, colombe, tourterelle, perroquet); livre VII, chapitres 8-9 (cheval, âne) puis 14 à 17 (bœuf, mouton, bouc, porc)

¹⁷ Cf. *Physica : livres V-VI-VII-VIII*, trad. E. Klein, pp. 108, 129, 223.

¹⁸ V, 9, "*De Hecht*" (PL 197, c. 1276B).

¹⁹"*Ferae appellantur eo quod naturali utantur libertate, et desiderio suo ferantur. Sunt enim liberae eorum voluntates, et huc atque illuc vagantur, et quo animus duxerit, eo feruntur.*" (PL 177, c. 55).

²⁰ VII, 27, "*De Luchs*" (PL 197, c. 1330B).

²¹PL 197, c. 1216 : "*Silvestres arbores quae grandiores et plures fructus proferunt quam aliae faciant*".

²² *Beate Hildegardis Causae et curae*, Paul Kaiser éd., Leipzig, Teubner, 1903, p. 49 (notre traduction).

²³ Alexandre Neckam, *De naturis rerum libri 2, op. cit.*, p. 251 : "*Et vide quod ante diluvium non vescebantur homines carnibus*".

²⁴ *Causae et curae, op. cit.*, p. 47 : "*imago dei iam paene in eis destituta fuit.*"

²⁵ VI, 7, "*De Vulture*" : "*et inter alias volucres velut propheta est*" (PL 197, c. 1290). Cette comparaison n'est pas rare à propos des oiseaux, et Neckam par exemple dit à peu près la même chose du corbeau (je souligne): "*et alia crocitationis modulatione prophetat auram salubrem fore, alia tempestatem futuram praedicit*" (*De naturis rerum libri 2, op. cit.*, p. 110).

²⁶ Comme le bétail, le chien aurait en effet une position sociale métonymique; mais ils diffèrent dans la mesure où le premier est traité comme un sujet, le second comme un objet; cf. Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, Presses Pocket, 1985, pp. 247-249.

²⁷ Avec ce dernier remède se fait jour, apparemment, une distinction entre petit et gros bétail, puisque Hildegarde précise que le sang de lynx est trop fort pour moutons et chèvres.

²⁸ Cf. Hildegarde de Bingen, *Le Livre des subtilités des créatures divines (Physique)*, trad. Pierre Monat, *op. cit.*, p. 31.

²⁹ Le chien est ainsi présenté comme l'ennemi du Diable tandis que le loup "tend toujours des pièges à l'homme, car les esprits de l'air se plaisent avec lui".

³⁰ Hildegarde, on l'a dit, ne parle pas de l'onagre, et l'âne tel qu'elle le décrit a quelque chose des animaux "marrons".

³¹ Le porc vivait en effet pour ainsi dire en liberté, le plus souvent dans les bois, où il se nourrissait de fânes et de glands, dont Hildegarde souligne la valeur nutritive au chapitre "du chêne" (I, III, ch. 25) : "certains animaux se nourrissent de ses fruits et cela les engraisse : c'est le cas du porc" (Hildegarde de Bingen, *Le Livre des subtilités des créatures divines*, trad. P. Monat, *op. cit.*, vol. II, p. 53).

³² VII, 17, "*De porco*"; trad. E. Klein, *Physica : livres V-VI-VII-VIII*, *op. cit.*, p. 223.

³³ Même évocation du chien furieux dans le chapitre consacré à l'alouette au "livre des oiseaux" (VI, 45) : le chien en furie redeviendra doux si on lui donne à manger une tête d'alouette coupée.

³⁴ VII, 26, "*De catto*"; de nombreuses sources font état d'un lien entre le chat et ces "reptiles", entre autres, Albert le Grand : "*Serpentes etiam et bufones interficit sed non comedit et leditur veneno nisi aquam cito bibat*" (*De animalibus libri XXVI*, l. XXII, tract. 2, cap. 1, *op. cit.*, Bd. 2, p. 1414).

³⁵ Cf. *Genèse*, I, 26 : "Dieu dit : "Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance, et qu'ils dominent sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toutes les bêtes sauvages et toutes les bestioles qui rampent sur la terre"." (*La Bible de Jérusalem*, Paris, Desclée de Brouwer, 1975, p. 18).

³⁶ Cf. *Genèse*, II, 20 : "L'homme donna des noms à tous les bestiaux, aux oiseaux du ciel et à toutes les bête sauvages". (*La Bible de Jérusalem*, *op. cit.*, p. 19).